Arzanà

Cahiers de littérature médiévale italienne

20 | 2019

La description

« Vesana constantia ». Le portrait du conjuré : stéréotypes et contradictions

« Vesana constantia ». Il ritratto del congiurato : stereotipi e contraddizioni

Donatella Bisconti

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/arzana/1258>

DOI : 10.4000/arzana.1258

ISSN : 2429-9499

Éditeur

Presses Sorbonne Nouvelle

Édition imprimée

Pagination : 91-109

ISSN : 1243-3616

Ce document vous est offert par Université Clermont Auvergne

Référence électronique

Donatella Bisconti, « « Vesana constantia ». Le portrait du conjuré : stéréotypes et contradictions », *Arzanà* [En ligne], 20 | 2019, mis en ligne le 23 juillet 2019, consulté le 10 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/arzana/1258> ; DOI : 10.4000/arzana.1258

Presses Sorbonne Nouvelle

Donatella BISCONTI
UCA – Clermont-Ferrand
donatellab@aol.com

« Vesana constantia ».

Le portrait du conjuré : stéréotypes et contradictions

« Vesana constantia ».

Il ritratto del congiurato : stereotipi e contraddizioni

Cette étude se propose de retracer le portrait du conjuré au XV^e siècle selon l'acception récente du mot « portrait » en tant que représentation des caractéristiques physiques recelant des aspects moraux. Ce portrait, dans les sources du XV^e siècle, se construit autour d'un certain nombre de stéréotypes, qui impliquent autant de contradictions. L'article examine, à partir des trois conjurations les plus spectaculaires qui eurent lieu entre 1453 et 1478, trois aspects majeurs de la représentation du conjuré : la proximité du portrait de Catilina selon le modèle hérité de Salluste, le statut social des conjurés et leur difficulté à s'intégrer dans les régimes seigneuriaux en voie de consolidation en Italie, la folie qu'ils manifestent selon les sources hostiles et qui est probablement l'élément qui coagule toutes les autres contradictions autour de l'opposition entre la liberté dont les conjurés se revendiquent et leurs liens profonds avec le système de pouvoir en place.

Mots-clés : *insania/furor*, tyrannie/ tyrannicide, Salluste, aristocraties XV^e siècle

Il presente lavoro si propone di illustrare il ritratto del congiurato nel XV secolo secondo l'accezione recente del termine "ritratto" quale rappresentazione delle caratteristiche fisiche che adombrano aspetti morali. Tale ritratto nelle fonti del XV secolo è costruito su una serie di stereotipi che implicano altrettante contraddizioni. L'articolo esamina, a partire dalle tre congiure più eclatanti che si verificarono tra il 1453 e il 1478, tre aspetti precisi della rappresentazione del congiurato : la vicinanza al ritratto di Catilina giusta il modello sallustiano, lo statuto sociale dei congiurati e la loro difficoltà di inserimento nei regimi signorili in via di consolidamento in Italia, la follia che essi manifestano secondo le fonti ostili e che è probabilmente l'elemento che coagula tutte le altre contraddizioni intorno alla contrapposizione tra la libertà rivendicata dai congiurati e i loro profondi legami con il sistema di potere.

Parole chiave : *insania/furor*, tirannide/ tirannicidio, Sallustio, aristocrazie XV secolo

Avant-propos

Dans la *Rhetorica ad Herennium* du pseudo-Cicéron (II, XII, 17), la définition d'un mot doit être d'abord brièvement exposée selon l'objectif que l'orateur se propose (« primum igitur vocabuli sententia breviter et ad utilitatem adcommode causae describitur »); ensuite, le propos doit se conformer à la description de ce mot (« deinde factum nostrum cum verbi descriptione coniungetur »); finalement, le principe sous-jacent à la définition contraire doit être réfuté, s'il est faux, inutile, honteux ou injurieux (« deinde contrariae descriptionis ratio refelletur, si aut falsa erit aut inutilis aut turpis aut iniurios »). Ici, la description est la capacité à définir un terme et à harmoniser cette définition avec l'objectif poursuivi par l'orateur.

Un peu plus loin (IV, XXXIX, 51), la description efficace est ainsi résumée :

Descriptio nominatur quae rerum consequentium continet perspicuam et dilucidam cum gravitate expositionem [...].¹

La description s'identifie dans ces passages à la définition, qui doit être incisive et décrire valablement la réalité dans le but de servir la cause de l'orateur.

Dans les *Topica*, Cicéron explique dans quels termes un objet doit être défini :

Cum autem quid sit quaeritur, notio explicanda est et proprietas et divisio et partitio. Haec enim sunt definitioni attributa; additur etiam descriptio, quam charaktêra Graeci vocant.²

Dans ce passage, Cicéron nous dit que la définition d'un objet doit être accompagnée de sa description. Le mot *descriptio* a une signification tout d'abord matérielle (description d'un lieu, d'un bâtiment, tracé d'une carte, d'une figure géométrique). Deuxièmement, ce mot a un sens figuré, que Cicéron met en rapport avec la notion de *kharaktêr* chez les Grecs. Or, *kharaktêr* est tout d'abord l'empreinte gravée sur un sceau ou une monnaie, le signe ou la marque qui les distingue. C'est ainsi que le mot prend la signification de trait distinctif, du corps, tout d'abord, mais également de l'esprit. Il suffit de penser à un ouvrage que Cicéron avait certainement à l'esprit, les *Caractères* (Ἠθικοὶ χαρακτήρες) de Théophraste, où l'adjectif *ēthikós* (ἠθικός) indique que la représentation d'un comportement (voire d'un vice) humain spécifique renvoie aux habitudes, aux tics, aux gestes, aux mots récurrents d'un type humain, que ces aspects en constituent le trait distinctif et que cette représentation est d'ordre moral.

D'autre part, Cicéron emploie l'expression *oratorem informare*³, lorsqu'il veut indiquer la *forma*, en d'autres termes, la représentation de l'orateur s'inspirant du style attique. Quintilien, lui, utilise le verbe *effingere* pour désigner la peinture morale (les *ēthē*), des types humains :

1 « On nomme description l'exposition claire, lucide, rigoureuse des conséquences d'un acte. » Toutes les traductions sont de l'auteur de cet article.

2 Marcus Tullius CICERO, *Topica*, 83. « Lorsqu'on demande qu'est-ce que c'est qu'une chose, la notion doit être expliquée, ainsi que les propriétés, la division et la répartition. En effet, tous ces éléments font partie de la définition; à ceux-ci s'ajoute la description, que les Grecs appellent *xaraktêra*. »

3 Marcus Tullius CICERO, *Orator* 75 : Ac primum informandus est ille nobis quem solum quidem vocant Atticum. « Mais, tout d'abord, il faut que nous esquissons la description de l'orateur rigoureusement attique. »

Non parum significanter etiam illa in scholis ethe dixerimus, quibus plerumque rusticos superstiosos avaros timidos secundum condicionem positionum effingimus; nam si mores ethe sunt, cum hos imitatur ex his ducimus orationem.⁴

La description semble donc en rapport avec la dimension éthique, mais aussi avec les arts (peinture, sculpture), comme le verbe *effingere* le laisse entendre. Pline l'Ancien utilise le mot *imago* pour indiquer les portraits peints, tout en déplorant que l'art de la peinture soit en pleine décadence à son époque (*Nat. Hist.* XXXV, 2).

L'Antiquité n'avait donc pas de mot spécifique pour indiquer le portrait, et employait d'une part *descriptio* pour le portrait exprimé verbalement et, d'autre part, *imago*, pour la reproduction de l'individu en peinture.

Cependant, Pline, en faisant remonter l'origine de la peinture à la « *circumductio umbrae* » (le contour de l'ombre projetée par un corps ou un visage), indique que cette pratique était également une tentative de recréer la présence de la personne absente, d'en véhiculer les pensées et les sentiments (*Nat. Hist.* XXXV, 57).

D'ailleurs, le mot *ritratto* pour indiquer en peinture la représentation « trait pour trait » d'un individu s'affirme seulement dans la première moitié du XVII^e siècle.

A livello terminologico, la parola “ritratto” diventa definitivamente riservata all'immagine dell'uomo fatta a sua somiglianza soltanto nel primo decennio del Seicento. Prima di allora il termine “ritrarre” era genericamente riferito all'atto di copiare qualcosa tratto per tratto, diversamente dal termine “imitare” legato invece all'idea di dare l'immagine di qualcosa [...]. Se il primo termine allude a una rappresentazione letterale del modello, il secondo implica un processo di sintesi e di astrazione rispetto al soggetto rappresentato.⁵

En d'autres termes, l'idée de portrait comme image qui ne se limite pas simplement à reproduire les traits superficiels d'une personne, mais exprime son caractère, son intimité, sa personnalité, s'affirme tardivement. Le terme « portrait » que nous avons adopté pour le titre de cette étude relève en réalité d'une conception moderne de cette forme de représentation, qu'elle soit picturale ou fasse l'objet d'un récit. De fait, les témoignages sur les conjurés que nous allons présenter, sont plutôt de l'ordre de la *descriptio*, en tant que synthèse des traits distinctifs aussi bien physiques que

4 Marcus Fabius QUINTILIANUS, *Institutiones oratoriae*, VI, 2, XVII. « Il n'est pas sans signification que dans les écoles [de déclamation] nous entendons par mœurs (ἦθος) ces peintures dont on se sert pour représenter les hommes, tour à tour comme grossiers, avarés, timides, selon les sujets à traiter : car si les mœurs sont ce que les Grecs appellent ἦθος, lorsque nous reproduisons les mœurs, c'est à partir de celles-ci que nous composons l'oraison. »

5 Alessandra BUCCHERI, *Il ritratto : storia e funzione di un genere artistico*, in *L'arte e il visuale*, vol. x, *Enciclopedia della cultura italiana*, 10 vol., Torino, UTET, 2010, p. 337-374 : 338. V. également les exemples du mot « descrizione », « ritrarre » et « ritratto » fournis par Salvatore BATTAGLIA, *Grande dizionario della lingua italiana*, Torino, UTET, vol. IV, p. 238 : *Bibbia volgarizzata* (1567), IV, p. 140 : « Diede David al suo figliuolo Salomone la descrizione de' portici e del tempio, e della casa e delle camere » ; vol. XX, p. 978 : Dante, *Purg. XII*, 64-66 : « Qual di pennel fu maestro o di stile / che ritraesse l'ombra e' tratti ch'ivi / mirar farieno uno ingegno sottile ? » (où l'action de « ritrarre » indique la reproduction des traits) ; Leonardo, II, 96 : « Il pittore che ritrae per pratica e giudizio d'occhio senza ragione è come lo specchio che in sé imita tutte le a sé contra poste cose, senza cognizione d'esse » (« ritrarre » équivaut à reproduire la réalité) ; p. 986 : Boccaccio, *Decameron*, II, 8 : Lasciagli star con la mala ventura che Dio dea loro, che essi fanno ritratto da quello onde nati sono [« ritratto » en tant qu'expression extérieure de sa propre origine]. Il faut arriver à Raphaël pour trouver une acception proche de « ritratto » en tant que reproduction fidèle de l'aspect physique d'un individu (mais sans connotation morale, apparemment) ; *ibidem*, p. 985 : « Messer Francesco mio caro, ricevo in questo punto il vostro ritratto, recatomi da Bazotto, ben condizionato e senza offesa alcuna, del che sommamente vi ringrazio ».

moraux de l'individu, les deux étant indissociables et constituant son éthos ou, si l'on veut, son *kharaktēr*.

26 décembre 1476, église de Santo Stefano à Milan : Carlo Visconti, Giovanni Andrea Lampugnano, Girolamo Olgiati, trois jeunes nobles milanais, à l'aide de quelques complices, parviennent à tuer à coups de couteau portés au ventre et à la gorge le duc Galéas Marie Sforza. Mais tout de suite après, Lampugnano est abattu par un « moro » au service du duc. Carlo Visconti et Girolamo Olgiati prennent la fuite. Olgiati, ne sachant où se réfugier, se dirige vers sa maison, mais son père et ses frères l'empêchent d'entrer. Sa mère, ayant compassion de lui, le recommande à un prêtre ami de la famille, qui le cache pendant deux jours, au cours desquels Olgiati espère vainement une insurrection populaire. Deux jours plus tard, Visconti et Olgiati sont arrêtés, torturés et condamnés à mort par écartèlement ; les parties de leurs corps démembrés sont exposées aux portes de Milan. Olgiati expire en prononçant des mots mémorables, dont on peut supposer qu'ils furent composés avant l'attentat, et que les témoignages de Machiavel, de Bernardino Corio et de Paul Jove (plus succincts les deux premiers, plus complet le second) nous ont transmis.

Olgiatus ipse mirum visu audituque, vesana constantia obstinatum animum in conspectu carnificis gerens, seseque in ipsa morte confirmans haec contumaci ore protulit verba : « Collige te Hieronyme, stabit vetus memoria facti ; mors quidem erit acerba, sed tormentum breve, atque eius fama perpetua ». ⁶

Paul Jove rapporte également les hexamètres, composés, selon lui, en prison par Olgiati, « ad argumentum imperterritae mentis » (comme preuve de sa détermination) :

Quem non mille acies, quem non potuere phalanges
Sternere, privata Galeaz dux Sfortia dextra
Concidit, atque illum minime iuvare cadentem
Astantes famuli, nec opes, nec regna, nec urbes.
Hinc patet humanis quae sit fiducia rebus,
Et patet hinc saevo tutum nil esse tyranno. ⁷

Le récit de Paul Jove met l'accent sur le courage d'Olgiati face à son bourreau, mais, loin d'être un motif d'éloge, cette force d'esprit est qualifiée de *vesana*, un mot qui semble choisi avec soin, puisqu'il s'agit de l'antonyme de *sanus*, au sens psychique du terme, construit au moyen du préfixe privatif *vē-*. En même temps, Olgiati réaffirme, au moment de son exécution, son obstination qui a tout de même quelque chose de criminel, le mot *contumax* renvoyant à la désobéissance du

6 PAULI IOVII Novocomensis Episcopi Nucerini, *Elogia virorum bellica virtute illustrium veris imaginibus supposita, quae apud Musaeum spectantur, Volumen digestum est in septem libros, Florentiae, in officina Lurentii Torrentini Ducalis Typographi*, MDLI, p. 139. « Olgiati lui-même, chose incroyable à voir et à écouter, montrant, avec une folle constance, un esprit obstiné face à son bourreau, sans se démentir devant la mort elle-même, prononça ces mots révélant son opiniâtreté : - Recueille tes forces, Jérôme : la mémoire de ton acte restera longtemps ; certes, la mort sera cruelle, mais le tourment sera bref, et sa renommée perpétuelle ». V. également Paul JOVE, *Elogi degli uomini illustri*, Libro III, VII, *Sotto il ritratto di Galeazzo Sforza*, a cura di F. Minonzio, traduzione di A. Guasparri e F. Minonzio, Torino, Einaudi, 2006, p. 643-649 (p. 648).

7 PAULI IOVII, *Elogia virorum bellica virtute illustrium veris imaginibus supposita*, op. cit., p. 139. « Le duc Galéas Sforza, que mille armées ni mille bataillons ne purent abattre, tomba sous la main d'un citoyen privé. Tandis qu'il tombait, ni ses domestiques, ni ses richesses, ni les royaumes ni les cités ne lui prêtèrent secours. Par cet exemple, on comprend quelle est la confiance qu'on peut faire aux choses humaines et qu'il n'y aucune sécurité pour un tyran cruel. »

prévenu qui refuse d'obtempérer à la convocation du juge devant le tribunal et est condamné en absence. Le syntagme « contumaci ore » fait donc allusion à la fois à l'attitude rebelle d'Olgiate, à son refus de se plier à l'autorité du duc Galéas Marie, et à sa liberté d'expression, à laquelle il ne renonce pas, même, ou mieux, d'autant plus, au moment le plus significatif de sa brève existence.

D'autre part, les hexamètres composés par Olgiate en prison (ou, plus vraisemblablement, de mon point de vue, avant l'attentat), en opposant la force militaire du tyran à sa fragilité face à la main armée d'un simple particulier, soulignent les points faibles du pouvoir absolu, dont la sécurité ne peut pas être garantie en toute circonstance.

Le portrait retracé par Paul Jove condense ainsi des motifs récurrents dans la description du conjuré au XV^e siècle : la déraison caractérisant les auteurs de complots et conjurations, leur entêtement qui ne fléchit pas même au moment du trépas, leur penchant criminel se révélant dans leurs propos, y compris ceux qui peuvent nous apparaître comme l'indice d'un grand courage, leur isolement au sein d'une population qui, bien que probablement mécontente de sa condition, non seulement ne se révolte pas contre le tyran vrai ou supposé tel, mais se retourne contre les conjurés et collabore à leur massacre et à leur arrestation. En même temps, Paul Jove jette le discrédit sur les motivations prétendument idéales des trois conjurés qui avaient d'un côté des raisons personnelles expliquant la haine contre le tyran, et avaient également subi la fascination exercée par Cola Montano qui les avait incités à reproduire la geste des Athéniens, des Carthaginois et des Romains, de l'autre⁸.

Plus précisément, c'est la lecture du *Bellum Catilinae* de Salluste qui avait poussé les nobles milanais à ourdir la conjuration. En effet, Cola Montano, qui semble s'inspirer du républicanisme qui avait animé l'éphémère « Repubblica ambrosiana » plus de vingt ans plus tôt⁹, avait instillé chez ses jeunes disciples l'admiration pour la geste de Brutus, Cassius et Catilina lui-même. Bien que Machiavel insinue que Cola était mû par un ressentiment personnel envers Galéas Marie¹⁰, la lecture de Salluste est un moment crucial de l'éducation à la haine vis-à-vis du tyran chez les

8 Comme en témoignent les aveux de Girolamo Olgiate, rapportés par Bernardino CORIO, *Historia di Milano*, volgarmente scritta dall'eccellentissimo oratore M. Bernardino Corio Gentil'huomo milanese, in Vinegia, per Giovan Maria Bonelli, 1554, parte VI, p. 423.

9 Voir Niccolò MACHIAVELLI, *Istorie Fiorentine*, VII, 33 : « Insegnava in Milano la latina lingua a' primi giovani di quella città Cola Montano, uomo litterato e ambizioso. Questo, o che gli avesse in odio la vita e costumi del Duca, o che pure altra cagione lo movesse, in tutti i suoi ragionamenti il vivere sotto un principe non buono detestava, gloriosi e felici chiamando quegli a' quali di nascere e vivere in una repubblica aveva la natura e la fortuna conceduto; mostrando come tutti gli uomini famosi si erano nelle repubbliche e non sotto i principi nutriti; perché quelle nutriscono gli uomini virtuosi, e quegli gli spengono, facendo l'una profitto dell'altrui virtù, l'altra temendone. »

10 Après une période fortunée, au cours de laquelle Cola avait enseigné les lettres latines à Milan et fondé une des premières entreprises d'imprimerie, il s'était fait, semble-t-il, des ennemis à la cour de Galéas Marie, qui l'avait fait fustiger publiquement aux fesses, avec l'accusation probablement fausse, d'avoir « corrompu » l'épouse, les filles et les fils d'un comte, dont le nom ne figure pas dans la source, à savoir la confession de Cola lui-même, lorsqu'il fut arrêté en février 1482 par les émissaires de Laurent de Médicis et, trouvé en possession de documents qui l'incriminaient comme celui qui avait conçu le complot contre Laurent en 1481 – complot éventé et réprimé dans le sang –, fut torturé, obligé d'avouer l'existence d'un réseau d'activités anti-florentines et pendu aux fenêtres du Bargello un mois plus tard. Pour ces épisodes de la vie de Cola Montano, v. Lauro MARTINES, *La congiura dei Pazzi. Intrighi politici, sangue e vendetta nella Firenze dei Medici*, Milano, Mondadori, 2004 (trad. par N. Cannata de l'original *April Blood. Florence and the Plot against the Medici*, Oxford University Press, 2003), p. 23-24; sur la conjuration de 1481 contre Laurent, v. Ingeborg WALTER, *Lorenzo il Magnifico e il suo tempo*, Roma, Donzelli, 2005, p. 185-186 (traduction par R. Zapperi de l'original *Der Prachtige. Lorenzo de' Medici und seine Zeit*, München, Verlag C.H. Beck oHG, 2003). Selon Paul Jove, Cola aurait voulu se venger de l'humiliation publique subie de la part de Galéas Marie qui avait voulu rappeler à Cola les punitions qu'il lui infligeait lorsqu'il était son précepteur; v. Pauli IOVII Novocomensis Episcopi Nucerni, *Elogia virorum bellica virtute illustrium veris imaginibus supposita*, op. cit., p. 138.

trois conjurés milanais. Il n'est pas inutile de rappeler, d'ailleurs, que Cola Montano avait monté une entreprise éditoriale avec plusieurs associés, dont Andrea Zarotto, qui le 4 août 1474 avait imprimé le *Bellum Catilinae* de Salluste avec le titre *De Catelinae coniuratione*, sur la suggestion, très probablement, de Cola lui-même¹¹.

La relation entre la lecture de Salluste et le passage à l'acte des trois jeunes nobles est soulignée dans le rapport officieux envoyé à Florence par Orfeo da Ricavo, un des fidèles de Galéas Marie :

Non altri che questi 3 erono nella chongiura, né avevano altro fo[n]damento, se nonne speranza che, fatto questo tratto ongnuno si dovesse levare a gridare libertà; [...] Quello traditore Giovanni Andrea era quello che aveva seduti questi altri. E studiavano el Chatilinario; e già è quatro mesi che sono in questa praticha. [...] Altro fondamento non si truova, se nonne il cierto che volevono immitare quelli antichi Romani e essere liberatori della patria; ché tutto era stato induzione di quello traditore Giovann[']Andrea, che era chattivo, malingnio, superbo, cholericho, vendichativo, sciellerato e della pigiore nattura e condizione che nascesse mai [...].¹²

Cependant, l'interprétation de la conjuration de Catilina comme révolte contre le tyran ne va pas de soi. En réalité, le *Bellum Catilinae* et le *Bellum Iugurthinum* étaient des œuvres historiques très lues au Moyen Âge; on peut même affirmer que Salluste était l'historien romain le plus diffusé dans les écoles : on appréciait sa *brevitas* et il était surtout utilisé comme base de l'apprentissage de la grammaire latine¹³. En revanche, avant le XV^e siècle, la lecture de Salluste n'était pas contextualisée historiquement et ne faisait pas l'objet d'une réflexion morale, puisque, comme le rappelle Paul Grendler, « the teacher who paraphrased the text and explained Sallust's meaning did not have to develop moral lessons from historical behavior, because Sallust did it for him »¹⁴. Après un certain déclin au XIV^e siècle, Salluste revint à la mode au XV^e, à côté des écrits rhétoriques de Cicéron, les deux étant considérés comme des modèles de style en prose, pour des raisons opposées. En même temps, la manière dont Salluste était enseigné se modifia considérablement : non seulement les œuvres de Salluste étaient glosées et commentées, mais elles faisaient partie d'un canon qui comprenait également des manuels et des traductions du grec sur l'éducation des enfants, comme l'*Isagogicon moralis disciplinae* traduit par Bruni, l'*Epistula ad adolescentes* de Basile de Césarée, toujours traduite par Bruni, ou encore le *De liberis educandis* de Plutarque traduit par Guarini¹⁵.

La lecture de Salluste prend donc une dimension d'enseignement moral inséparable de l'attention de plus en plus prononcée du XV^e siècle pour l'histoire en tant qu'étude des mœurs et de la nature humaine. Toutefois, la conception moralisante de l'histoire ne pouvait qu'aboutir à

11 Sur les vicissitudes de l'entreprise éditoriale de Cola et de ses associés, voir Leandro PERINI, *Editori e potere in Italia dalla fine del XV secolo all'Unità*, in *Storia d'Italia, Annali*, 4, *Intellettuali e potere*, Torino, Einaudi, 1981, p. 765-853 (p. 770-73).

12 V. Eugenio CASANOVA, « L'uccisione di Galeazzo Maria Sforza e alcuni documenti fiorentini », *Archivio storico lombardo*, s. III, vol. XII, a. XXVI (1899), p. 299-332 (p. 307).

13 Pour la présence de Salluste dans les programmes des études latines au Moyen Âge, v. Birger MUNK OLSEN, *I classici nel canone scolastico altomedievale*, Quaderni di cultura mediolatina, Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, Spoleto, 1991, p. 32-34; 121.

14 Paul F. GRENDLER, *Schooling in Renaissance Italy. Literacy and Learning, 1300-1600*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1989, p. 261. « Le maître qui faisait la paraphrase du texte et expliquait la signification de Salluste n'avait pas besoin de tirer des leçons morales du comportement historique, puisque Salluste le faisait déjà à sa place. »

15 Pour l'enseignement de Salluste au XV^e siècle, v. Robert BLACK, *Humanism and Education in Medieval and Renaissance Italy. Tradition and Innovation in Latin Schools from the Twelfth to the Fifteenth Century*, New York, Cambridge University Press, 2001, p. 260.

des considérations d'ordre politique par le biais de Salluste¹⁶, et notamment à une réflexion sur la nature de la tyrannie.

En réalité, cette réflexion s'avère, dès le début, amphibolique. Si le récit de Salluste sur la conjuration de Catilina vient parfois conforter l'opposition à la tyrannie et légitime l'assassinat du tyran, dans la plupart des cas le personnage de Catilina et son attentat contre l'État romain font l'objet d'une condamnation presque unanime.

Cette divergence d'interprétations semble être en rapport avec le contexte institutionnel où la lecture de Salluste a lieu : ainsi, Robert Black souligne que les glosateurs utilisaient Salluste pour des commentaires de morale politique et rappelle la glose datant du XIV^e siècle au titre très significatif *Ut sunt hodie tyrani*, apposée à la marge d'un manuscrit de la *Catilinae coniuratio* du XII^e siècle, où le glosateur rapporte un complot ourdi contre le seigneur Francesco da Carrara de Padoue et exprime son admiration pour un des complices qui, arrêté par les gardes de Francesco, prétextant un besoin corporel, une fois laissé seul, préféra se donner la mort plutôt que révéler les noms des conjurés sous la torture¹⁷. Le cas de Milan, où les jeunes aristocrates Lampugnani et Visconti et surtout Olgiati s'adonnaient à la lecture de Salluste influencés par la personnalité de Cola Montano, est proche de celui de Padoue. Bien que nous ne sachions pas si les conjurés qui voulaient éliminer Francesco da Carrara avaient lu Salluste, la glose nous suggère que l'interprétation de Catilina comme tyrannicide devait circuler dans des milieux où les régimes seigneuriaux commençaient à s'affirmer.

De manière analogue, la conjuration de Stefano Porcari, en janvier 1453 à Rome, est mise en relation, dans les sources hostiles, avec la tentative de coup d'État de Catilina. Le retour des papes d'Avignon et leur ambition d'imposer un pouvoir absolu sur la Commune romaine et l'État de l'Eglise en voie de constitution suscitèrent des révoltes à répétition, alimentées par les familles aristocratiques rivales des papes élus tour à tour, mais suivies également par la population romaine. La répression sanglante et systématique de ces émeutes ne saurait effacer l'esprit républicain qui animait les chefs de file de ces tentatives destinées à l'échec, mais auxquelles les papes furent confrontés tout au long du XV^e siècle¹⁸.

La comparaison négative des conjurés avec Catilina dans les sources proches du pouvoir seigneurial et papal a son pendant dans la proposition de Salluste comme texte d'enseignement historique aux seigneurs de la péninsule italienne. C'est ainsi que Ludovico Carbone offre, autour de 1471, à Alberto d'Este, frère de Borso, son *volgarizzamento* des deux monographies sallustiennes, afin de lui permettre d'accéder à un texte autrement peu intelligible pour un prince expert dans l'art de la guerre, mais peu familier des lettres latines. Si Carbone, par ce *volgarizzamento*, suggérait entre les lignes qu'il était bon pour un prince de se constituer une bibliothèque de textes historiques grâce auxquels il pourrait méditer sur des événements où il pouvait se trouver impliqué, il n'est pas inutile de rappeler que Carlo da San Giorgio avait établi, sur la base du *Bellum Catilinae*, une comparaison ponctuelle d'une part entre les membres de la famille Pio qui conjurèrent contre Borso d'Este en 1469 et Catilina et, d'autre part, entre les juges chargés de l'affaire et César et Caton qui s'affrontèrent dans le Sénat romain sur le traitement à infliger aux conju-

16 Pour l'approche historique au XV^e siècle et le rôle de Salluste, v. Stefano CRACOLICI, *Alberto d'Este e il Sallustio di Ludovico Carbone*, in *Il principe e la storia*, Atti del Convegno, Scandiano 18-20 settembre 2003, a cura di Tina Matarrese e Cristina Montagnani, Novara, Interlinea, 2005, p. 42.

17 V. Robert BLACK, *Humanism and Education in Medieval and Renaissance Italy*, op. cit., p. 295-296.

18 Pour cette période trouble de l'histoire de Rome, v. *Congiure e conflitti. L'affermazione della signoria pontificia su Roma nel Rinascimento : politica, economia e cultura*, Atti del Convegno Internazionale, Roma 3-5 dicembre 2013, a cura di M. Chiabò, M. Gargano, A. Modigliani, P. Osmond, Roma, Roma nel Rinascimento, 2014.

rés¹⁹. Le recours à Salluste pour justifier le tyrannicide et la condamnation des conjurés assimilés à Catilina dans les sources hostiles apparaissent, dès lors, complémentaires.

Inversement, à Florence, qui garde jusqu'au XVI^e siècle, au moins formellement, la constitution républicaine, la figure de Catilina fait toujours l'objet d'une réprobation sans appel et constitue le modèle par excellence sur lequel le portrait du conjuré se construit. Toutefois, là aussi, une ambiguïté constitutive apparaît à la fois dans la *Laudatio Florentinae urbis* et dans le prologue des *Historiae florentinae* de Leonardo Bruni : la fondation de Florence par les troupes de Sylla, selon la reconstitution de Bruni sur la base de Salutati²⁰, place l'origine de la ville sous le signe de la tyrannie, puisque c'est sous cet angle que la figure de Sylla était considérée au XV^e siècle, comme Valla ne manqua pas de faire remarquer à Bruni²¹. D'autre part, les Florentins ou *Fluuntini*, fraîchement installés dans la nouvelle colonie, dépensent leurs ressources sans compter dans les embellissements de la ville. Leur déficit financier les amène à se rapprocher de Catilina, qui avait installé son quartier général à Fiesole. Ils se ressaisissent péniblement de cette erreur qui pouvait leur être fatale et apprennent à mieux gérer leur argent. Ainsi sur la Florence aux origines républicaines l'ombre de Sylla, puis de Catilina se projette-t-elle, qui refait son apparition au XIV^e siècle, lorsque Corso Donati est comparé, sur la base de Salluste, à Catilina et à son action subversive vis-à-vis de l'État romain.

Uno cavaliere della somiglianza di Catellina romano, ma più crudele di lui, gentile di sangue, bello del corpo, piacevole parlatore, addorno di belli costumi, sottile d'ingegno, con l'animo sempre intento a malfare, col quale molti masnadieri si raunavano e gran sèguito avea, molte arsioni e molte ruberie fece fare, e gran dannaggio a' Cerchi e a' loro amici; molto avere guadagnò, e in grande alteza salì. Costui fu messer Corso Donati, che per sua superbia fu chiamato il Barone; che quando passava per la terra, molti gridavano : « Viva il Barone » ; e pareva la terra sua. La vanagloria il guidava, e molti servigi facea.²²

Il n'est pas inutile de mettre en parallèle le portrait de Corso avec celui de Catilina chez Salluste :

L. Catilina, nobili genere natus, fuit magna vi et animi et corporis, sed ingenio malo pravoque. Huic ab adulescentia bella intestina, caedes, rapinae, discordia civilis grata fuere ibique iuventutem suam exercuit. Corpus patiens inediae, aliorum, vigiliae supra quam cuiquam credibile est. Animus audax, subdolanus, varius, cuius rei lubet simulator ac dissimulator, alieni adpetens, sui profusus, ardens in cupiditatibus; satis eloquentiae, sapientiae parum. Vastus animus inmoderata, incredibilia, nimis alta semper cupiebat.²³

19 Pour toute la question, voir Stefano CRACOLICI, *Alberto d'Este e il Sallustio di Ludovico Carbone*, op. cit., p. 18-20; 43-49.

20 Hans BARON (*La crisi del primo Rinascimento italiano. Umanesimo civile e libertà repubblicana in un'età di classicismo e di tirannide*, edizione riveduta e aggiornata con una presentazione al lettore italiano, traduzione di Renzo Pecchioli, Sansoni, Firenze, 1970, p. 68; traduction de l'original *The Crisis of the Early Italian Renaissance*, Princeton University Press, Princeton, N.J., 1966) remarque que ce fut la lecture du *Bellum Catilinae* de Salluste et surtout de la deuxième *Catilinaire* de Cicéron qui permit à Coluccio Salutati de situer la fondation de Florence sous Sylla (V. Marcus Tullius CICERO, *In Catilinam* II, 20, mais également *In Catilinam* III, 15). Cependant, la fondation de Florence par Fiesole n'est évoquée ni chez Salluste ni chez Cicéron. Il s'agit plutôt d'une déduction de Salutati sur la base de l'allusion de Cicéron et de Salluste (*Bell. Cat.* 28) aux colonies que Sylla fonda autour de Fiesole.

21 Laurentii VALLE *Epistole*, edidit O. Besomi, M. Regoliosi, Padova, Antenore, 1984, Epistola 7, p. 161-162.

22 Dino COMPAGNI, *Cronica*, II, 20.

23 Caius SALLUSTIUS Crispus, *Bellum Catilinae*, 5. « L. Catilina, issu d'une famille noble, était doué d'une grande force de l'âme et du corps, mais également d'une nature mauvaise et tournée vers le mal. Dès son adolescence, il prit plaisir aux guerres civiles, aux massacres, aux pillages, aux discordes civiles qui constituèrent le terrain d'apprentissage de sa jeunesse. Son corps tolérait la faim, le froid, les veilles, à un point qu'on peut difficilement

L'appartenance à la noblesse, la prestance du corps, l'endurance physique, l'intelligence s'opposent chez Salluste à l'inclination au mal. L'archétype que le portrait sallustien constitue remet en question l'équation beauté extérieure-beauté intérieure héritée du monde grec et établit un parallèle entre les qualités personnelles et une ambition qui se heurte aux limites établies par le cadre de la légalité républicaine. Par le biais de Cicéron, nous savons que Catilina avait participé aux exactions et aux massacres de citoyens romains lors des proscriptions de Sylla²⁴. Il devient ainsi le prototype de l'ennemi intérieur prêt à verser le sang de ses concitoyens. Cette description est à son tour renforcée par le portrait d'Hannibal chez Tite-Live : là, il s'agit de l'ennemi extérieur, dont toutefois l'énergie inlassable, l'intelligence, les qualités de stratège ne peuvent pas être dissociées de sa cruauté inhumaine.

Chez Dino Compagni, la représentation de Corso non seulement reprend le portrait de Catilina, mais le penchant pour le mal se décline en attaque contre les biens et les vies des citoyens dans le but d'asseoir sa richesse et sa montée en puissance.

Cette représentation est le prélude à la conjuration de 1308, lorsque Corso incite les *grandi* à attaquer le Palais de la Seigneurie en les haranguant avec des mots calqués sur le discours de Catilina aux siens chez Salluste (*Bell. Cat.* 20, 6-8²⁵) :

[...] messer Corso raccolse gente a sé dí molte guise. Gran parte ebbe de' Grandi, però che odiavano i popolani pe' forti Ordinamenti della Giustizia fatti contro a loro; i quali promettea annullare. Molti n'accolse, che speravano venire sì grandi con lui che in signoria rimarrebbero; e molti con belle parole, le quali assai bene colorava; e per la terra diceva : « Costoro s'appropriano tutti gli onori; e noi altri, che siamo gentili uomini e potenti, stiamo come strani : costoro hanno gli schi-rigli, i quali li seguitano : costoro hanno i falsi popolani, e partonsi il tesoro, del quale noi, come maggiori, dovremo esser signori ». ²⁶

Dino Compagni se situe dans le droit fil de la tradition florentine républicaine guelfe et conservatrice, qui œuvre pour tenir à l'écart à la fois les revendications des classes inférieures et les aspirations des familles « magnatizie » exclues du pouvoir. La figure de Catilina, réincarnée par Corso Donati, constitue la synthèse des caractéristiques du rebelle contre sa patrie, qui remet en question les fondements de la « concordia ordinum », en tant qu'accord entre ceux qui sont censés gouverner et ceux qui doivent obéir, indispensable pour assurer le bon gouvernement.

imaginer; audacieux et fourbe à la fois, inconstant, simulateur et dissimulateur de ses désirs, avide des biens d'autrui, prodigue des siens, ardent dans ses passions, plutôt éloquent, peu avisé. Son esprit insatiable visait sans arrêt l'excès, trop loin et trop haut. »

24 Marcus Tullius CICERO, *Oratio in toga candida* (ap. Ascon. P. 84 C. 5-9).

25 « Ceterum mihi in dies magis animus accenditur, cum considero, quae condicio vitae futura sit, nisi nosmet ipsi vindicamus in libertatem. Nam postquam res publica in paucorum potentium ius atque dicionem concessit, semper illis reges, tetrarchae vectigales esse, populi, nationes stipendia pendere; ceteri omnes, strenui, boni, nobiles atque ignobiles, vulgus fuimus, sine gratia, sine auctoritate, iis obnoxii, quibus, si res publica valeret, formidini essemus. Itaque omnis gratia, potentia, honos, divitiae apud illos sunt aut ubi illi volunt; nobis reliquere pericula, repulsas, iudicia, egestatem ». (« Par ailleurs mon cœur s'enflamme chaque jour davantage, quand je considère ce que sera notre vie dans l'avenir, si nous ne reconquérons pas nous-mêmes notre liberté. Depuis que l'État est tombé sous l'autorité et la domination de quelques personnages puissants, invariablement c'est à eux que rois et tetrarques ont versé les impôts, que peuples et nations ont payé les tributs; nous, les gens bien, malgré notre énergie, que nous soyons nobles ou plébéiens, nous sommes devenus la masse obscure, sans crédit, sans influence, soumis à des gens qui devraient nous redouter, si l'État se portait bien. Partant, crédit, pouvoir, honneurs, argent, tout est à eux ou là où ils veulent; ils ne nous ont laissé que les dangers, les défaites électorales, les procès, la misère. »)

26 Dino COMPAGNI, *Cronica, op. cit.*, III, 19.

Davide Cappelletti a souligné, à juste titre, que l'éloquence de Corso, défini comme « savio parlatore » dans la *Cronica* de Dino Compagni (III, 125), instrumentalise le discours politique, en se servant d'arguments qui, évoquant la misère de la population florentine, visent à susciter le soupçon de malversation vis-à-vis du gouvernement « a popolo » pour le déstabiliser. L'éloquence de Corso est donc fautive, mais son efficacité est redoutable car elle met en danger les institutions elles-mêmes, telles que Compagni, un « popolano » guelfe blanc, les conçoit²⁷. D'autre part, le recours à Catilina pour esquisser le portrait de Corso agit comme une forme de jugement sans appel :

È caratteristico come peraltro, a partire da un'epoca precoce nella storia del comune fiorentino, la vicenda di Catilina sia divenuta un'arma privilegiata dell'invettiva politica volta alla diffamazione dei propri nemici e a reprimere il dissenso.²⁸

Cependant, l'ambivalence de ce qu'Antonio La Penna a défini comme le « ritratto paradossale » de Catilina²⁹, l'union de qualités physiques et intellectuelles exceptionnelles avec des vices innombrables, de la *virtus* avec un « ingenium malum pravumque » (*Bell. Cat.* 5), agit également dans le portrait de Corso, un homme charmant, non dépourvu de qualités, mais violent et non disposé à accepter les fondements de la république florentine telle que les Ordinamenti di Giustizia de 1293 l'avaient dessinée, en excluant les *grandi* du gouvernement.

Comme l'explique Patricia Osmond,

[...] the Guelf merchant families, who in the fourteenth century became the core of the Florentine governing class, could find in the Sallustian account the self-image of a politically-committed municipal aristocracy and prudent (Ciceronian) statesmanship, and, in the figure of Catiline, a powerful weapon of political and social propaganda.³⁰

Cette ligne de séparation entre les *grandi*, prêts à bouleverser l'État, et la sage administration des corporations des métiers, se complique avec l'émergence, à partir de la fin du XIII^e siècle, d'*homines novi*, qui occupent des positions prestigieuses et peuvent s'identifier à la figure de Cicéron, l'*homo novus* le plus célèbre de l'Antiquité. Cependant, les *homines novi* ne se limitent pas, comme Bruni, à défendre et justifier le régime oligarchique en place, mais ils œuvrent pour le modifier en profondeur, tout en essayant de créer un consensus autour de leur action en mesure de souder l'oligarchie au pouvoir avec les classes moyennes, tenues à l'écart des centres décisionnels, mais

27 V. Davide Cappelletti, « Dino Compagni tra Cicerone e Corso Donati : i pericoli della parola politica », *Studi medievali*, 2009, anno 50, fasc. 2, p. 605-671 (p. 646-647) : « Nel racconto di Dino la parola di Corso è ben costruita, ma falsa, e mira all'interesse personale, per soddisfare la brama di onore, e il desiderio di primeggiare : è dannosa per la comunità dei cittadini. [...] L'effetto di tale eloquenza è insomma la guerra civile, nell'ottica popolana di Dino il male supremo ».

28 Arnaldo MARCONI, *Catilina e la sua (s)fortuna in Toscana alla fine del Medioevo*, in *Le carte e i discepoli*. Studi in onore di Claudio Griggio, a cura di Fabiana di Brazzà, Ilvano Caliaro, Roberto Norbedo, Renzo Rabboni e Matteo Venier, Udine, Forum, 2016, p. 33-41 : 41). Pour la position de Dino Compagni vis-à-vis de Corso Donati, v. Davide Cappelletti, « Dino Compagni tra Cicerone e Corso Donati. I pericoli della parola politica », *Studi medievali*, anno 50, fasc. 2, p. 605-671.

29 Antonio LA PENNA, « Il ritratto "paradossale" da Silla a Petronio », *Rivista di filologia e d'istruzione classica*, ser. 3, 104, 1976, p. 270-293, réimprimé (avec ajouts et modifications) in *Aspetti del pensiero storico latino*, Torino, Einaudi, 1978, p. 193-221 et 223-230.

30 Patricia J. OSMOND, « Catiline in Fiesole and Florence : the after-life of a Roman Conspirator », *International Journal of the Classical Tradition*, Summer 2000, p. 3-38 : 34. « Les familles marchandes guelfes, qui, au cours du XIV^e siècle devinrent le noyau de la classe dirigeante florentine, pouvaient reconnaître d'un côté dans le récit de Salluste l'image d'une aristocratie municipale politiquement engagée et l'art du gouvernement prudent (ciceronien), et dans la figure de Catilina, de l'autre, une arme puissante de propagande sociale et politique. »

indispensables au bon fonctionnement des institutions et de l'économie florentines. Le groupe de pouvoir autour des Médicis exploite les mécanismes institutionnels pour resserrer les rangs du régime et garantir sa pérennité dans les charges clés de la république, sans pour autant remettre en question, dans ses principes, la constitution républicaine et les valeurs que Florence véhiculait à l'extérieur de son *dominio* : *libertas* et *aequitas*. C'est à cette ambiguïté que les conjurés qui complotèrent contre les Médicis à plusieurs reprises se heurtent lorsqu'ils se réclament des mêmes valeurs que celles que la famille au pouvoir affirmait cultiver et défendre.

Si le parallèle établi entre Corso et Catilina par Dino Compagni appuie l'hégémonie guelfe et le gouvernement des Arts à Florence au cours du XIV^e siècle, l'opération de Politien dans le *Pactianae coniurationis commentarium* est beaucoup plus subtile : il s'agissait de discréditer les conspirateurs tout en présentant Laurent, peint comme un tyran par ses ennemis, comme le sauveur de sa patrie.

Dans cette optique, Politien emploie l'hypotexte sallustien tout en le désamorçant. Les portraits des conjurés qu'il brosse font référence à une sorte de physiognomonie empirique s'appuyant sur les traits physiques afin de détecter les traits saillants de leurs personnalités, mais ils sont loin de conjuguer un quelconque charme physique et intellectuel avec leur dépravation morale. Politien ne tombe pas dans le piège du « portrait paradoxal » de Catilina, mais il en déconstruit la cohérence pour jeter le discrédit sur les conspirateurs bien au-delà de l'acte qui les qualifie comme ennemis de la patrie. Seuls les vices ressortent, qui s'accompagnent de gestes, de tics, d'attitudes, de signes physiques suscitant la répulsion, comme dans le portrait de Jacopo Pazzi.

Ipse pallidus atque exanguis caput iactare semper et, quod levitatis maximum foret argumentum, numquam ore, numquam oculis, numquam manibus consistere (§ 3). ³¹	Igitur colos ei exsanguis , foedi oculi, citus modo, modo tardus incessus : prorsus in facie vultuque vecordia inerat . (<i>Bell. Cat.</i> 15, 5) ³²
Duo in homine ingentia vitia eaque, quod mirum esset, maxime inter se contraria eminebant : multa avaritia , multa perendi patrimonii voluptas [...] (§ 3). ³³	Incitabant praeterea corrupti civitatis mores, quos pessuma ac divorsa inter se mala, luxuria atque avaritia , vexabant. (<i>B. C.</i> 5, 8) ³⁴ [...] alieni adpetens, sui profusus, ardens in cupiditatibus; satis eloquentiae, sapientiae parum. Vastus animus inmoderata, incredibilia, nimis alta semper cupiebat. (<i>Bell. Cat.</i> 5, 4) ³⁵

L'antithèse, figure privilégiée par Salluste dans la représentation de Catilina, mais également dans la fresque des mœurs corrompues de Rome à la fin de la République, est réutilisée par Politien pour souligner l'attitude contradictoire de Jacopo vis-à-vis de son patrimoine, l'incapacité inquiétante de gérer sa fortune, ce qui n'est pas seulement un trait de caractère, mais l'indice d'une faille bien plus profonde, comme nous le verrons ci-après.

31 « Pâle et livide, il secouait sans cesse la tête et, ce qui pourrait être indice d'une très grande inconstance, son visage, ses yeux, ses mains bougeaient sans arrêt. »

32 « Le visage pâle, le regard torve, l'allure tantôt lente, tantôt rapide : en un mot le trouble intérieur était annoncé dans les traits et l'expression de son visage. »

33 « Deux vices très graves et, qui plus est, tout à fait opposés entre eux, se manifestaient spécialement : une très grande avarice, un plaisir tout aussi grand de dissiper son patrimoine. »

34 « En outre, le poussaient [dans cette direction] les mœurs corrompues de la cité, que deux vices contraires, mais tout aussi funestes, agitaient, la luxure et l'avidité. »

35 « Avid des biens d'autrui, prodigue des siens, ardent dans ses passions, plutôt éloquent, peu avisé. Son esprit insatiable visait sans arrêt l'excès, trop loin et trop haut. »

En effet, lorsque Politien exploite le portrait de Catilina chez Salluste, ses cibles sont multiples, car le complot connu comme conjuration des Pazzi comportait plusieurs acteurs : Jacopo, Francesco et Renato Pazzi ne furent que le moyen par lequel les vrais cerveaux de la conjuration, Francesco Salviati et, derrière lui, Sixte IV et son neveu Girolamo Riario, ainsi que Frédéric de Montefeltre, réussirent à saisir l'occasion propice pour leur projet. Pour des raisons de prudence diplomatique dans une conjoncture critique pour Florence au lendemain de l'attentat, Politien passe sous silence les noms des responsables extérieurs du complot contre les frères Médicis et concentre ses attaques sur les protagonistes florentins : les membres de la famille Pazzi, Francesco Salviati, indiqué comme l'organisateur principal de l'attentat, Jacopo Bracciolini, Bernardo Bandini et d'autres personnages de moindre importance.

Il n'était pas aisé pour Politien d'exploiter Salluste face à une conspiration qui avait comme objectif, du moins officiel, de rétablir le fonctionnement des institutions florentines menacées par la montée en puissance de Laurent de Médicis : il s'agissait, pour les conjurés florentins, de revenir à la situation qui avait précédé l'ascension au pouvoir de Cosme, en d'autres termes, à un gouvernement oligarchique de marque guelfe. C'était donc Laurent (et, dans une moindre mesure, Julien) qui était présenté comme le tyran à abattre par la propagande interne, mais les sources de l'époque qui nous rapportent le récit de l'attentat et les motivations des conjurés ne font pas référence à Salluste comme source d'inspiration de leur action. En effet, au vu de l'interprétation de Catilina dans l'historiographie florentine, difficilement les conjurés auraient pu présenter le noble romain comme modèle de leurs ambitions. En indiquant Catilina comme l'inspirateur des agissements des conjurés, Politien détourne habilement l'attention du lecteur florentin des motivations réelles des Pazzi et des Salviati et la réoriente vers l'horreur de leur crime. En même temps, il inverse les rôles : Laurent devient le défenseur de la « florentina libertas » que Jacopo Pazzi invoque vainement lorsque, tout de suite après l'attentat, il se présente sur la Place de la Seigneurie pour inciter le peuple à se réapproprier ses prérogatives³⁶. Ce faisant, Politien introduit une ligne de démarcation nette non seulement entre partisans et opposants des Médicis, mais surtout entre les membres de la classe dirigeante florentine, dont une partie était en perte de vitesse, car frappée par des dispositifs l'excluant des charges politiques : par conséquent, elle subissait de plein fouet les conséquences économiques de cette marginalisation.

C'est en effet un autre aspect récurrent du portrait du conjuré que l'insistance sur sa ruine économique, vraie ou supposée. Paul Jove fait remonter la haine de Giovanni Andrea Lampugnani envers Galéas Marie à un contentieux sur des terres dont celui-ci avait été dépouillé :

Andreas consumpto magna ex parte patrimonio propter rei domesticae inopiam, superbiae ipsius atque luxuriae aduersam, turbido ferocique ingenio, res nouas moliri quas ex cede principis certo sibi commodo cessuras, et coniurare omnino statuerat; ad audendum vero immane vsque adeo et periculosum facinus vehementer incitabat, illata sibi iniuria a Castellioneo Cornensium antisiite, a quo sacri latifundii possessione contra ius interrupta locatione, se periniquae spoliatum querebatur. Totum autem eius iniuriae odiiue venenum vertebat in principem, qui a se suppliciter deprecante eam contumeliam saepe rogatus aduersarium in extrahenda lite praepotentem, neque avertere neque mollire voluisset.³⁷

36 Angelo POLIZIANO, *Pactianae coniurationis commentarium (La congiura dei Pazzi)*, a cura di Alessandro Perosa, Padova, Antenore, 1958, p. 39-40.

37 PAULI IOVII Novocomensis Episcopi Nucerini, *Elogia virorum bellica virtute illustrium veris imaginibus supposita*, op. cit., p. 137. « Andrea avait consommé une grande partie de son patrimoine à cause de l'indigence de sa maison, qui ne s'accordait pas avec sa superbe et son amour du luxe. Son esprit trouble et féroce avait envisagé d'introduire des nouveautés politiques qui, grâce à l'assassinat du prince, lui apporteraient des avantages cer-

À son tour, Carlo Visconti avait vu ses propriétés passer dans les mains des Sforza. Il était également mû, selon Paul Jove, par le désir de venger l'honneur de sa sœur, une jeune fille convoitée par Galéas Marie, qui l'avait d'abord offerte à un beau jeune homme : ce dernier avait ensuite accordé au duc la possibilité de jouir de ses faveurs³⁸.

Les Pazzi et plusieurs de leurs complices étaient, selon Politien, au bord de la faillite. Il en est ainsi pour Jacopo Pazzi et également pour Jacopo Bracciolini :

Incuria in homine [scil. Jacopus Pactius] maxima maximaque rei familiaris negligentia, cumque hi essent hominis mores, facile rem fracturus videbatur : quod ipsum homini ad maturandum facinus calcar maximum facesque subdidit. Non enim sperabat homo insolens et ambitiosus decoctoris ignominiam aequo animo ferre posse : studebat itaque uno incendio sese suamque omnem patriam concremare.³⁹

Patrimonium, quod ipsi [scil. Jacobo Bracciolini] amplum ex hereditate paterna obvenerat, totum paucis annis profuderat, quare et egestate coactus Pactiis Salviatoque se totum addixerat : erat enim, id quod semper fuerat, cuicumque emptori venalis.⁴⁰

Tout comme les Pazzi et Jacopo Bracciolini, Stefano Porcari était, selon Santacroce, en situation financière fragile à cause du luxe dont il aimait s'entourer et ce serait pour améliorer sa position qu'il aurait incité les Romains à la révolte :

Animus in dies augebatur ac fastus, facultates non aderant ; cumque Eugenii pontificis mors advenisset animo concepit hic Romanum populum, ob pontificis mortem ad obsequendum Senatorio cardinalium ordini prestantissimum, sua disertione excitare ad libertatem. Sed optimatum civium obstaculo ac in faciem contradictione repressus extitit.⁴¹

L'évocation de la déchéance économique chez les conjurés, loin de constituer une simple remarque renvoyant à la motivation de leurs agissements, est en réalité un des traits caractérisant leur personnalité, leur éthos. Il ne faut pas oublier que la faillite économique, notamment lorsqu'elle était frauduleuse, était sévèrement punie dans l'Italie communale : les sanctions n'étaient pas que

tains, par le biais d'une conjuration. Il était poussé à commettre un acte si horrible et risqué par l'offense qu'il avait reçue de la part de Castiglioni, l'évêque de Côme : il se plaignait du fait que Castiglioni lui avait soutiré, contre la loi, un latifundium ecclésiastique, dont l'évêque avait interrompu la jouissance. Il transféra toute la haine et le venin de l'offense subie sur le prince, qui, bien qu'Andrea le suppliât souvent en se plaignant du tort qu'il subissait, ne voulut ni dissuader ni adoucir la partie adverse – pourtant sollicitée à plusieurs reprises –, qui usait de sa puissance pour éterniser le contentieux. »

38 *Ibidem*, p. 137-138.

39 Angelo POLIZIANO, *Pactianae coniurationis commentarium*, *op. cit.*, p. 9. « L'insouciance du personnage était hors du commun, ainsi que sa négligence à l'égard de son patrimoine, et comme les mœurs de l'homme étaient de la sorte, on pouvait facilement deviner qu'il dilapiderait sa fortune : une situation qui l'aiguillonna et l'incita à hâter la réalisation du crime. En effet, cet individu insolent et ambitieux ne se résignait pas à supporter l'ignominie de la banqueroute : il s'appliquait donc à réduire en cendres sa personne et toute sa patrie. »

40 *Ibidem*, p. 18. « En quelques années, il avait dissipé le patrimoine, pourtant considérable, que son père lui avait légué : ainsi, contraint par la pauvreté, il s'était entièrement dévoué aux Pazzi et aux Salviati : en effet, il était, et avait toujours été, prêt à se vendre à n'importe quel acheteur. »

41 Andrea SANTACROCE, *Effemerium curiale*, in Massimo MIGLIO, *Viva la libertà et populo de Roma*, in *Paleographica, diplomatica et archivistica. Studi in onore di Giulio Battelli*, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 1979, p. 425-428 (p. 426). « Ses passions intimes et son penchant pour le luxe augmentaient jour après jour, mais les moyens financiers ne suivaient pas ; après la mort du pape Eugène IV, il projeta d'exciter à la liberté par son éloquence le peuple romain, qui était tout à fait prêt, à cause de la mort du pape, à complaire à l'ordre sénatorial des cardinaux. Mais il se heurta à l'opposition des optimates et dut reculer face aux objections qui lui furent formulées. »

pécuniaires, elles pouvaient aller jusqu'à l'exil ou l'assignation à résidence, voire l'emprisonnement (à Florence, dans la sinistre prison des *Stinche*) pour les citoyens mis « a specchio », sans oublier que le citoyen qui n'était pas en mesure de régler ses impôts était privé du droit politique passif⁴². La faillite économique était perçue comme une faute morale, une atteinte à l'intégrité du fonctionnement de la cité, une tâche d'infamie sur la famille impliquée. La pratique de la peinture infamante ne manque pas d'insister sur les peines infligées aux citoyens en difficulté économique. À Florence, les murs du Palais du Podestat leur étaient réservés⁴³.

Assoluta novità fu costituita dall'uso a fini giudiziari della pittura infamante : la seconda metà del secolo [XIII] vide svilupparsi nelle città toscane ed emiliane – lo statuto parmense del 1261 è il testo normativo più antico che disciplina tale pratica – la pena di tracciare in luoghi esposti, per lo più sulle pareti dei palazzi civici, dipinti che degradassero la dignità dei rei di tradimento, falso e bancarotta (in genere contumaci) [...].⁴⁴

D'une certaine façon, le banqueroutier est assimilé au traître : ses actions pourraient être le prélude à d'autres, et bien plus graves, formes de trahison contre l'État. D'autre part, la mort par pendaison infligée aux Pazzi, à Stefano Porcari et à leurs complices vient renforcer leur statut d'infâmes, la mort par pendaison étant réservée aux couches infimes de la population, tandis que les personnages de haut rang avaient droit à la décapitation⁴⁵. Andrea Zorzi rappelle d'ailleurs que la pendaison des Pazzi et de leurs complices aux fenêtres du Palais de la Seigneurie et l'exposition de leurs cadavres pendant plusieurs mois inaugurèrent une modalité d'application de la peine associée à partir de ce moment-là au « crimen laesae maiestatis », qui à son tour influença le thème iconographique de la mort par pendaison, à partir du célèbre dessin de Léonard représentant Bernardo Bandini Baroncelli (qui s'était réfugié en Turquie après l'attentat contre les Médicis) lors de son exécution aux fenêtres du Palais du Capitaine du Peuple le 29 décembre 1479⁴⁶.

Dans l'Italie qui se tourne de plus en plus vers des formes de gouvernement absolu, la cartographie de la classe dirigeante se redessine en même temps. Non seulement les seigneurs sont en train de transformer les citoyens en sujets, mais également les aristocrates en courtisans, en creusant les inégalités à l'intérieur d'une classe de pairs qui se restructure, se hiérarchise, déchirée par les rivalités internes et hantée par le besoin de reconnaissance de sa fonction. Ce n'est pas par hasard que Rinuccini dans son *Dialogus de libertate* pointe du doigt la fin de l'*aequalitas*, la rupture du pacte entre les citoyens et le pouvoir qui les rendait égaux entre eux et face à la loi⁴⁷.

Le processus de réorganisation des classes aristocratiques concerne à la fois les seigneuries de l'Italie du Centre-Nord, mais également les oligarchies de l'Italie communale, au risque de dés-

42 La magistrature du *specchio* fut instituée en 1375 dans le but de vérifier la position fiscale des candidats aux charges publiques : les citoyens qui n'avaient pas obtempéré au paiement de leurs impôts étaient inscrits dans une liste dite *specchio*, « miroir ». Sur cette institution, v. Guidubaldo GUIDI, *Il governo della città-repubblica di Firenze del primo Quattrocento*, 3 vol., Firenze, Olschki, 1981, I, p. 127 sq.

43 Voir Gherardo ORTALLI, *La peinture infamante du XIII^e au XVI^e siècle*, Paris, Gérard Monfort, 1994, p. 22 (traduction de l'italien de *La pittura infamante nei secoli XIII-XVI*, Roma, Società editoriale Jouvence, 1979).

44 Andrea ZORZI, *Rituali di violenza, cerimoniali penali, rappresentazioni della giustizia nelle città italiane centro-settentrionali (secoli XIII-XV)*, in *Le forme della propaganda politica nel Due e nel Trecento*, relazioni tenute al convegno internazionale di Trieste (2-5 marzo 1993), Rome, École Française de Rome, 1994, p. 395-425 : 416) (Publications de l'École française de Rome, 201).

45 *Ibidem*, p. 408-409.

46 *Ibidem*, p. 420-421. Le dessin de Léonard représentant Bernardo Bandini Baroncelli, Plume et encre brune – inv. 659, in *Catalogue François Viatte*, Bayonne, Musée Bonnat, 2004.

47 V. Alamanno RINUCCINI, *Dialogus de libertate*, testo latino di Francesco Adorno, traduzione, introduzione e note di Giuseppe Civati, Vittone editore, 2003, livre I, p. 68.

tabiliser l'équilibre fragile issu de la paix de Lodi. Les conjurés qui tuèrent Galéas Marie avaient en commun

rancori vecchi e nuovi che l'atteggiamento di G[aleazzo], estremamente disinvoltato nel trattare con la nobiltà cittadina, aveva infiammato in uomini convinti di essere stati ingiustamente allontanati dai vertici del governo. Il rapido processo di emarginazione dal potere che lo Sforza aveva avviato a danno del patriziato milanese, sistematicamente escluso dai gangli vitali dell'apparato di governo, aveva assunto dimensioni tanto considerevoli da essere stato notato anche all'estero. A scorgere per primo i vantaggi derivanti da tale latente conflitto, fu lo stesso Luigi XI che, nel rinnovare il trattato con G[aleazzo] nell'estate 1476, dette implicitamente a intendere all'oratore ducale Francesco da Pietrasanta, esponente del patriziato urbano, che egli avrebbe avallato ogni impresa politica del ceto aristocratico volta a ribaltare la situazione interna del Ducato.⁴⁸

À Rome, le plaidoyer de Stefano Porcari contre l'arrogance des hautes hiérarchies du clergé dénonce la mise à l'écart du pouvoir des citoyens romains remplacés systématiquement dans les postes clés par des *curiales* étrangers, que la condition des Romains indiffère, tandis que leur seule préoccupation est l'accumulation de richesses au détriment de la ville qu'ils devraient diriger.

Aiebat enim non posse non uehementer moueri cum animaduerteret romanum populum, totius quondam terrarum orbis domitorem et sua uirtute domito orbi imperitantem, nunc tanquam imbellem ac desidem diuturnan seruitute depressum iacere, et, quod etiam indignissimum esset, non generosi regis aut principis cuiusdam, sed sacerdotum, hominum ignauissimorum et nullis rebus praeterquam luxuria et auaritia insignium, dominatu superbissimo detineri.⁴⁹

Si les sources soulignent que Nicolas V traita Stefano avec bienveillance, le nomma gouverneur de la province de Marittima et Campagna et le dota d'une pension lors de l'exil bolonais, ces mesures n'avaient d'autre but que celui d'éloigner Porcari de Rome et de le priver de sa dignité de citoyen romain et de l'influence politique qui en découlait.

A Florence, la famille Pazzi, grâce à Côme de Médicis, avait obtenu en 1458 la qualification électorale, dont elle était exclue car appartenant à la noblesse. L'année suivante, le mariage entre Bianca Maria, sœur de Laurent de Médicis, et Guglielmo Pazzi venait sanctionner l'accord de soutien réciproque entre les deux lignées. Toutefois, au fil des années suivantes, les Pazzi montrèrent leur indépendance vis-à-vis de la politique médicéenne tant intérieure qu'extérieure, par le biais d'initiatives, comme le renforcement des liens avec la maison d'Anjou et l'appui à l'expédition angevine dans le royaume de Naples, qui ne pouvaient qu'inquiéter Ferdinand d'Aragon, et le soutien au Gonfalonier de Justice Bartolo Corsi qui, en 1471, exprima son désaccord vis-à-vis de l'alliance avec Milan, privilégiée par Laurent. Cette indépendance fut la cause véritable de la disgrâce de Jacopo Pazzi et de sa famille :

Lorenzo fece sì che i Pazzi subissero una diminuzione proporzionale di polizze elettorali, tale da segnalare velatamente la disgrazia politica : sì che Jacopo parve nella circostanza all'ambasciatore

48 Francesca M. VAGLIENTI, *Galeazzo Maria Sforza*, in *Dizionario Biografico degli Italiani*, http://www.treccani.it/enciclopedia/galeazzo-maria-sforza-duca-di-milano_%28Dizionario-Biografico%29/

49 Alamanni Rinuccini *epistola exercitationis gratia facta de anno 1459, mense septembri, in casu Stephani Porcari, qui Romam in libertatem erigere tentauit*, in Alamanno RINUCCINI, *Lettere ed orazioni*, a cura di Vito Giustiniani, Firenze, Olschki, 1953, p. 39-47 (p. 39). « En effet, il disait qu'il ne pouvait pas s'empêcher d'être très fortement troublé lorsqu'il s'apercevait que le peuple romain, qui autrefois triompha sur tout le monde connu et domina par sa valeur le monde soumis à son commandement, maintenant gisait sans réagir opprimé par un esclavage perpétuel, et, ce qui était encore plus indigne à son avis, il était asservi à la domination non d'un roi généreux ou d'un prince, mais des religieux, hommes pusillanimes et qui n'excellaient que dans la luxure et l'avarice. »

milanese “cum pocha condicione, licet el sia benissimo voluto nel popolo”, al punto da meditare di ritirarsi ad Avignone.⁵⁰

L'observation de l'ambassadeur Sacramoro da Rimini jette un peu de lumière, entre autres, sur la contradiction entre la popularité des Pazzi (que Politien s'affaire à nier dans le *Pactianae Coniurationis Commentarium*⁵¹) et leur déchéance politique, qui a un impact social inévitable.

L'obstination avec laquelle les conjurés dont je viens d'esquisser quelques traits de la personnalité et de l'action tentent de poursuivre leur dessein, et leur courage face à la torture et à l'exécution capitale, sont souvent qualifiés de folie dans les sources hostiles. Or, cet entêtement a sans doute, notamment pour certains, tels Olgiati ou Porcari, une motivation idéale, mais il n'est pas séparable de l'éloignement du pouvoir d'une partie de l'oligarchie florentine et des classes aristocratiques romaines et milanaïses et de leurs tentatives, indéniablement peu fructueuses, de rétablir leur rôle politique. Ce n'est pas une remarque marginale que de rappeler que les attentats que nous venons d'évoquer, contre Nicolas V, Galéas Marie Sforza et les frères Médicis, eurent lieu (ou auraient dû avoir lieu) à l'église lors d'une cérémonie solennelle, à laquelle le prince (ou le seigneur ou le premier citoyen) était censé participer : c'était l'une des rares occasions au cours desquelles il pouvait être facilement approché et se trouvait en situation vulnérable, ce qui implique, inversement, que le pouvoir s'isole et prend ses distances non seulement des simples citoyens, mais également des membres de l'aristocratie.

La folie des conjurés, différemment déclinée, devient alors un aspect constitutif de leur éthos, couplée parfois au goût de la mise en scène de sa propre mort, comme dans le cas de Girolamo Olgiati. Aussi le projet de Porcari est-il en rapport avec son humeur mélancolique et attire-t-il d'autres *insani* qui ne semblent pas distinguer leurs rêveries de la réalité dans la reconstitution d'Andrea Santacroce :

Cogitatus quidem hic ex humanitate conceptus ac summa voluntate minime ad finem discussus extitit, ut vere dici posset malinconico bile pro vero sibi habitus, ut fatuus accidit, ut exitus indicavit. Ordinatis his cunctis, ipse ex Bononia infra quadriduum celerrime ante diem praefixum per biduum clam Romam ingressus est ac iuvenes convocat. Omicto conventionis modum qui fatuus et derisorius ad tantam rem fuerat, paucorum infimae plebis insensatorum ac eius verba quae, Catelinae edoctus concitatione, inter hos cum advenit, in eius domum habuit. Quae, cum facta et inter insanos habita, ideo illico promulgata infra diem post eius adventum, res ad principis aures advenit [...].⁵²

50 V. Riccardo FUBINI, *La congiura dei Pazzi : radici politico-sociali e ragioni di un fallimento*, in *Lorenzo de' Medici New Perspectives*, Proceedings of the International Conference and the Graduate Center of the City of New York, April 30-May 2, 1992, edited by Bernardo Toscani, New York, Peter Lang, 1993, p. 219-247 (p. 223-226, notamment, p. 226).

51 Angelo POLIZIANO, *Pactianae coniurationis commentarium*, *op. cit.*, p. 8-9 : « Domum paternam magnifice exstructam a fundamentis diruit, novam de integro exaedificare aggressus est : saepe ille mercenarias operas conducere neque tamen integrum solvere, pauperculos homines misere sibi vix manuum labore victum quae-rentes defraudare et corruptam suillam pro mercede apponere solitus. Quare omnibus erat invisus, neque is neque eius maiores gratiosi populo unquam fuerant. » (« Il démolit dès ses fondations la maison paternelle magnifiquement bâtie, commença à en construire une autre entièrement nouvelle : souvent, il employait des ouvriers à la journée sans toutefois les rétribuer comme il aurait dû, il fraudait de pauvres hommes qui survivaient à peine en échange du travail de leurs mains et avait l'habitude de les récompenser avec de la viande de porc avariée. Pour ces raisons, il était haï par tout le monde, ni lui ni ses aïeux ne jouirent jamais de la faveur populaire. »).

52 Andrea SANTACROCE, *Effemerium curiale...*, *op. cit.*, p. 428. « Ce projet conçu en dehors de toute humanité et avec une volonté acharnée n'aboutit nullement et fut déjoué, si bien que réellement nous pourrions affirmer qu'il avait confondu son humeur mélancolique avec la réalité, comme il advient aux insensés, ainsi que le résul-

Il est intéressant de souligner que cette description de la mélancolie de Porcari n'a plus tout à fait les mêmes caractéristiques que celles qui lui étaient attribuées au Moyen Âge, qui avait fini par l'assimiler à l'*acedia*, un état de l'esprit dépressif, s'opposant à la vie active, et accompagné par des signes à la fois psychiques – indolence, inclinaison à la tristesse, intellect peu éveillé – et physiques, la laideur et la « facies nigra », un teint aux couleurs de la nuit. Bien au contraire, Santacroce ne peut s'abstenir de remarquer la beauté physique de Stefano ainsi que le charme qui émanait de sa personne, son éloquence, sa culture⁵³. Le portrait paradoxal de Catilina entre en jeu encore une fois lorsqu'il s'agit de broser la personnalité de Stefano, tandis que sa mélancolie ne correspond plus à l'inaction, mais plutôt à un flux d'énergie mal dirigé, dominé par une forme d'*insania* qui par empathie excite les *insani* qui se reconnaissent dans l'initiative de Porcari. Nous sommes certes très loin de l'interprétation de l'esprit saturnin que Ficin élaborera dans les années suivantes, mais, si Santacroce n'aurait pas souscrit à l'idée selon laquelle le type mélancolique est propre aux hommes de génie, il n'est pas moins vrai que le juriste romain ne peut pas passer sous silence l'attraction que Porcari exerçait sur les jeunes romains, bien qu'il insiste sur leur fatuité.

L'emploi de *fatuus* nous renvoie à *fari*, parler, ici « parler sans un but précis, délirer », mais également « parler sans intention sérieuse », comme un bouffon, qui est l'autre signification du mot *fatuus*. C'est donc la folie (propre aux bouffons ?) découlant du déséquilibre des humeurs qui pousse Stefano Porcari à s'engager dans une aventure relevant d'une imagination malade apte à exciter d'autres *insensati*, issus des classes sociales infimes. Du coup, l'humeur mélancolique de Porcari devient le vecteur de l'irrationalité de la foule. Folie et position sociale sont ainsi rapprochées. Par conséquent, l'erreur essentielle de Porcari consisterait à abdiquer volontairement les prérogatives et les devoirs de sa propre classe, celle des *militēs* (il avait été nommé chevalier par le pape Martin V en 1427).

En revanche, Politien est obligé d'avoir recours à son érudition classique pour faire ressortir la folie des Pazzi et de leurs complices. Ce n'est pas l'humeur noire, mais le *furor* qui caractérise Jacopo Pazzi et Francesco Salviati, une passion qui, dans les tragédies de Sénèque, est le propre du tyran et de ceux qui l'entourent.

Hic homo [scil. Jacobus Pactius] iam leto vicinus, haud quaquam sui illius rabidi furiosique ingenii obliviscitur : Manes suos adverso daemoni dedere se clamat.⁵⁴

Mox et Pisanus praesul [scil. Franciscus Salviatus] ex eadem, qua et Franciscus Pactius fenestra pendebat, supra ipsum exanimus corpus suspenditur. Cum deiceretur (id quod mirum quidem omnibus visum iri arbitror, nemini tamen ignotum eo tempore extiterit), sive id casus aliquis sive rabies dederit, ipsum illud Francisci cadaver dentibus invadit alteramque eius mamillam, vel cum laqueo suffocatus est, apertis furialiter oculis, mordicus detinebat.⁵⁵

tat l'indiqua. Ayant disposé son plan, trois jours plus tard il se hâta de Bologne un jour avant la date établie ; deux jours plus tard, il entra à Rome clandestinement et convoqua les jeunes gens. J'ometts la façon dont cette réunion se tint, qui se révéla insensée et dérisoire par rapport à un projet d'une telle importance, j'ometts également le nombre infime de petites gens écervelées présentes et les mots qu'il prononça dans sa maison à leur intention lorsqu'il arriva, en s'inspirant de la révolte de Catilina. Ces événements et les décisions qui s'ensuivirent, fixées au troisième jour après son arrivée, parce qu'elles furent discutées à l'intérieur d'un groupe d'insensés, parvinrent aux oreilles du prince [de l'Église]... »

53 *Ibidem*, p. 435-426.

54 Angelo POLIZIANO, *Pactianae coniurationis commentarium, op. cit.*, p. 52. « Cet homme, déjà proche de la mort, n'oublie nullement son caractère violent et enragé : il appelle à grands cris ses mânes et affirme donner son âme au diable. »

55 *Ibidem*, p. 44-45. « Immédiatement après, l'archevêque de Pise est lui aussi pendu à la même fenêtre à laquelle était suspendu le corps de Francesco Pazzi, juste au-dessus de son corps inanimé. Tandis qu'il était poussé dans

Comme dans les tragédies de Sénèque (*Hercules furens*, *Agamemnon*, *Phaedra*...), le *furor* de Jacopo Pazzi et Francesco Salviati est non seulement l'indice de leur *insania* mentale, mais également, ce qui est d'ailleurs déjà présent chez Sénèque, de leur proximité du Mal, du côté obscur qui niche dans les coins les plus inexplorés de tout homme, de l'abîme sur lequel ils se sont penchés une fois et dont ils ne peuvent plus détourner leur regard⁵⁶. Le mal qu'ils ont semé contamine la cité et se propage sans rencontrer d'obstacle, jusqu'à ce que le cadavre de Jacopo Pazzi soit expulsé de l'enceinte des murs de Florence :

Postridie eius diei, id quod monstri simile visum est, puerorum ingens multitudo, velut quibusdam furiarum arcanis facibus accensa, conditum rursus cadaver effodiunt; prohibentem nescio quem parum abfuit quin lapidibus necarent. Tum, quo fuerat suffocatus, laqueo apprehendunt multisque conviciis ac ludibriis per omnes urbis vicos passim raptant. Hic alii per ridiculum praeceuntes decedere via obvios iubere, quod se equitem insignem dicerent adducere; alii baculis stimulisque increpitanes monere hominem, ne praestolantibus se in foro civibus esset in mora. Mox ad suas adductum aedes ostium capite pulsare subigunt, simul exclamant, ecquis intus sit, ecquis redeuntem magno comitatu dominum excipiat. In forum venire prohibiti, ad Arni fluvium contendunt eoque cadaver abiciunt.⁵⁷

Ce récit, qui peut apparaître, à nos yeux d'hommes et de femmes d'aujourd'hui, comme particulièrement macabre, en réalité fait référence à des coutumes très répandues dans le monde médiéval. Les enfants y jouaient un rôle essentiel :

[...] l'élément particulier de telles pratiques paraît être le rôle joué par les enfants – entendus comme classe d'âge bien spécifique, entre sept et quatorze ans. La *communitas* leur reconnaissait, dans les cas les plus importants et quand la collectivité et l'honneur des autorités étaient particulièrement offensés, la fonction rituelle de mutiler les cadavres des hommes exécutés, et parfois aussi de tuer directement les ennemis et d'abîmer leurs corps. Cette façon de traîner le cadavre de ceux qui avaient suscité l'hostilité de la communauté, de le jeter dans le fleuve, de s'en moquer, montre l'émergence d'une fonction spécifique, dans un rituel injurieux qui est toléré justement parce qu'il

le vide (une vision qui pourra apparaître incroyable, mais qui, à ce moment-là, n'échappa à personne), soit par un hasard quelconque soit par rage, il se jette avec les dents sur le cadavre de Francesco [Pazzi] et, les yeux écarquillés de fureur, retenait en la mordant une mamelle en même temps qu'il était étranglé par la corde. »

56 Pour la notion de *furor* chez Sénèque, v. au moins SENECA, *Agamemnon*, edited with a Commentary by Richard. J. Tarrant, Cambridge, London, New York, Melbourne, Cambridge University Press, 1976, notamment p. 198, 361; Rosa Rita MARCHESE, « "Veniet et vobis furor". Seneca tragico e la perennità del male », *Dionysus ex machina*, IV (2013), p. 146-167; Kathleen RILEY, 'Let the monster be mine': Seneca and the internalization of imperial "furor", in *The Reception and Performance of Euripides' Herakles: Reasoning Madness*, University Press Scholarship Online, <http://www.oxfordscholarship.com/view/10.1093/acprof:oso/9780199534487.001.0001/acprof-9780199534487-chapter-3>.

57 Angelo POLIZIANO, *Pactianae coniurationis commentarium*, op. cit., p. 59-60. « Le jour suivant, ce qui parut un événement extraordinaire, une grande multitude d'enfants, comme si elle avait été excitée d'une certaine façon par les tisons mystérieux des Furies, déterrent à nouveau le cadavre et il s'en fallut de peu qu'ils ne lapident une personne qui essayait de les en empêcher. Puis ils le saisissent par le nœud coulant avec lequel il avait été pendu et avec force invectives et railleries le traînent dans toutes les rues de la cité. Ici, certains, marchant devant, en plaisantant ordonnent à ceux qu'ils rencontrent de s'écarter, car ils affirment qu'ils emmènent avec eux un chevalier illustre; d'autres en le battant avec des bâtons et en le piquant avec des aiguillons avertissent Jacopo de ne pas prendre du retard car les citoyens attendaient son arrivée sur la place [de la Seigneurie]. Ensuite, ils l'amènent à son palais et frappent à sa porte avec sa tête, tous ensemble ils demandent en hurlant si quelqu'un est à l'intérieur pour accueillir le maître qui revient avec une suite importante. Puisqu'on leur interdit d'aller sur la place [de la Seigneurie], ils se rendent à l'Arno et ils y jettent le cadavre. »

remplissait souvent la fonction de purgation matérielle, après la purgation symbolique réglée par le cérémonial judiciaire.⁵⁸

Le récit de Politien est donc fonctionnel à la narration des crimes épouvantables commis par Jacopo Pazzi et les siens. L'exécution capitale, bien qu'elle soit survenue assez rapidement et en dehors des rituels normalement observés, semble insuffisante pour délivrer la ville de la souillure qui l'a tachée. En même temps, Politien obtient l'effet non négligeable de jeter le discrédit sur la noblesse à laquelle les Pazzi appartenaient, une classe qui se révèle bien au-dessous des responsabilités de gouvernement auxquelles les Pazzi s'étaient hissés grâce à l'appui des Médicis.

Toutefois, qu'il s'agisse du récit dépouillé de Santacroce, de la reconstitution allusive de Politien ou encore de la célébration du prince (ainsi que de la justification de ses agissements immoraux) chez Paul Jove, la folie des conjurés relève du paradoxe : elle s'accompagne de la *constantia* ainsi que d'une formation historique mûrie sur la lecture des classiques ; les conjurés appartiennent aux aristocraties citadines, souvent à la noblesse, ils ont des attaches dans les sphères de la haute société, dirigent des activités financières et/ou économiques. Ils partagent en somme la même culture que le monde qu'ils côtoient et font partie d'un système de pouvoir auquel ils participent à différents degrés. C'est peut-être ici la raison principale de l'échec auquel ils furent confrontés : avoir confondu le prince avec le pouvoir lui-même, et avoir cru qu'abattre le prince signifierait remettre à plat l'organisation politique qu'il incarnait, mais qu'il n'avait pas créée de toutes pièces et à l'élaboration de laquelle ils contribuaient activement.

58 V. Andrea ZORZI, « Dérision des corps et corps souffrants dans les exécutions en Italie à la fin du Moyen Âge », in *La dérision au Moyen Âge. De la pratique sociale au rituel politique*, E. Crouzet-Pavan et J. Verger (dir.), Paris, PUPS, 2007, p. 225-240 (également in <http://www.rmoa.unina.it/1650/1/RM-Zorzi-Derision.pdf> distribué par « Reti Medievali »). Pour les rituels de dérision et d'acharnement sur les cadavres des condamnés confiés aux enfants au Moyen Âge, v. IDEM, *Rituali di violenza giovanile nelle società urbane del tardo Medioevo*, in *Infanzie. Funzioni di un gruppo liminale dal mondo classico all'Età moderna*, a cura di O. Niccoli, Firenze, 1993, p. 185-209.